

GERMINAL

Organe Hebdomadaire d'émancipation populaire.

Chaque collaborateur est personnellement et strictement responsable de ses articles.

Les manuscrits insérés ou non ne sont pas rendus.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Franz VAN BERG Rue des Franchimontois 91 Verviers.

ABONNEMENTS

INTÉRIEUR 2 50 l'an
EXTÉRIEUR 3 50 l'an

Ce que nous voulons

Ce que nous voulons, c'est la libération de tous les opprimés, c'est la disparition de toutes les contraintes.

Nous voulons que ceux qui souffrent aient leur part de vie, que tous connaissent les joies de l'existence.

Pour hâter la réalisation de notre grand désir, nous mènerons sans cesse le combat contre les choses établies; sans relâche et sans crainte nous lutterons contre l'injustice et le mensonge.

Notre lutte sera la continuelle révolte contre les iniquités sociales, contre ceux qui en jouissent, contre ceux qui les soutiennent.

Notre cri sera le cri de guerre des opprimés, contre tous les préjugés, contre tous les mensonges enseignés par les dirigeants et sanctionnés par le peuple inconscient.

A celui-ci nous tâcherons de montrer quelles hypocrisies se cachent sous les grands mots, sous les belles phrases dont ses exploiters se servent pour endormir sa souffrance.

Attaquant par les faits, par l'ironie aussi, les institutions établies nous les disséquerons, en montrant la pourriture, étalant le dire qui se cache derrière le masque de la morale et de l'honneur.

Nous essaierons de soulever la légitime colère des opprimés contre ce faisceau d'infamies et d'hypocrisies.

En dehors de toute secte politique, de tout embrigadement, qui tous brisent l'initiative et la pensée individuelle, nous marcherons.

Ennemis des formules et des crédos intangibles, nous dirons ce que nous pensons, et, toujours en face de l'arrogance et de l'ignominie des dirigeants; de la bassesse et de la lâcheté des dirigés, toujours nous lancerons le cri de révolte des esprits affranchis.

A la force des puissants, nous n'aurons à opposer que notre grande sincérité, que notre force d'hommes libres.

Ah! combien disproportionné sera le combat, le nain contre le géant; mais celui-ci sous des coups répétés s'écroulera, écrasant tous les tuffes qui s'abritent à son ombre.

Nos efforts seront alors récompensés, la révolte aura balayé le vieux monde, l'hypocrisie ne sera

plus la loi universelle. Le bon grain de la Liberté, semé avec tant d'ardeur, fleurira enfin; la pensée anarchiste, après avoir troublé les puissants, pourra s'épandre et régénérer l'Humanité.

La Rédaction.

GERMINAL

L'heure réaliste que nous vivons s'accorde évidemment peu de tous les emblèmes et de tous les symboles. On aime à attribuer aux mots leurs significations précises. On ne reconnaît plus aux formes d'interprétation logique en dehors des choses abstraites ou concrètes qu'ils désignent. Pour certains toute valeur positive disparaît lorsque les faits ou les actes se dérobent. Ainsi les grandes entités dépouillées de tous supports matériels s'évanouissent dans le brouillard des métaphysiques. L'idéal même, s'il veut vivre est tenu de s'extérioriser dans les faits: tant il est vrai que l'esprit matérialiste contemporain se satisfait peu d'illusions, d'apparences et de mirages.

Or donc, en baptisant leur journal, je ne pense pas que les camarades Verviezois aient voulu attribuer au titre **GERMINAL** un sens symbolique. Mais, peut-être certains cerveaux encore hantés de reminiscences romantiques, certains tempérament embués de mysticisme auront-ils éprouvé d'étranges vibrations au prononcé de « **GERMINAL** » ?

Car, il faut en convenir, s'il est un mot évocateur de visions héroïques c'est bien le cri d'Angiolillo au pied de l'échafaud . . . cri d'enthousiasme sublime, cri de foi généreuse en la libération humaine . . . cri d'absolue confiance en l'avènement d'une ère de justice, de concorde et d'harmonie! . . .

Je ne voudrais pas contester ceux qui peuvent avoir conservé l'état d'âme d'un autre âge mais le cri **GERMINAL** poussé de nos jours me semblerait à moi d'un douloureux anachronisme et je craindrais qu'il n'expirât comme une plainte dans un désert d'indifférence.

Germinal! Hier peut-être ce cri éveillait-il des échos dans les consciences? Peut-être retentissait-il comme une fanfare de guerre ou comme une clameur d'espérance aux cœurs de ceux qui souffrent. Peut-être déchainait-il la peur aux ventres des oppresseurs? Peut-être? Mais aujourd'hui? . . . Aujourd'hui le « scepticisme malsain mais nécessaire » pour parler comme je ne sais quel homoncule a remplacé la foi, la foi qui crée les héros et sacré les martyrs. Le froid langage de la raison teinté parfois d'ironie et émaillé souvent d'invectives a succédé au lyrisme de flamme sentimentale et passionnel des apôtres. . . Un monde nouveau a remplacé l'ancien.

On rencontre encore quelques optimistes professionnels qui, d'un bout à l'autre de l'année, battent le rappel des énergies sur la grosse caisse révolutionnaire sans réussir à créer autre chose qu'un pitoyable bluff . . . On a vu aussi des âmes d'artistes ou de snobs, un instant séduites par la beauté des gestes se

convertire avec fracas en maugréant contre le malheur des temps.

On a vu des natures d'une sensibilité exquise, sortir écoeuvrés de l'ambiance, et se claquemurer rageusement dans leurs Tours d'ivoire des Sciences, des Arts, de la littérature. Il se rencontre enfin de rares et graves philosophes, sortes de Bouddhas magnanimes qui, après avoir pulvérisé les entités sociales: Patrie, Famille, Religion, Propriété, Autorité, etc. . . s'attendaient à voir poindre l'aube rouge de la Liberté ou le crépuscule du Grand Soir et qui méditent à présent non sans tristesse, sur leurs espérances déçues. . . Ce sont-là les débris d'un passé qui ne ressuscitera plus, d'un passé d'hier et qui pourtant, nous semble reculé d'un siècle. . .

L'anarchiste actuel continue l'œuvre des précurseurs. Il continue dis-je mais — chose que n'avaient point faite ses aînés — il a commencé par prendre en main la précieuse lanterne de Diogène.

Elle lui a servi à examiner d'un peu près les figures et les gestes de ses contemporains.

Dans l'épaisse nuit d'idées et de principes où s'agitent les hommes il a vu des mains se serrer qui auraient dû se menacer . . . il a vu des sourires grimaçants sur des lèvres qu'il eût cru devoir se crispier pour la violence de l'invective . . . Il a conclu que l'hypocrisie la plus hideuse le mensonge le plus vil régissent les rapports des hommes entres eux . . .

L'anarchiste actuel flétrit l'hypocrisie des individus et dénonce le mensonge des sociétés. Une rivalité de fauves met aux prises les courtisans du Roi Populo mais la bataille a lieu non pas à coups de griffes et avec des rugissements mais avec des caresses, des mamours, des baisements de mains et des roucoulements de colombes. L'or coule en place de sang et c'est Populo, naturellement qui saigne, l'or et le sang. . .

Voici un Briand, renégat immonde, vrai coudottière de la politique, traître à tous ses engagements . . . regardez-le: il se frappe la poitrine . . . entendez-le: il se proclame un « honnête homme » et toute la cour des Alis Babas d'applaudir avec transports! . . .

Voici un Richepin . . . un Verhaeren . . . un autre, . . . un grand poète que le gueux aimait plus encore en raison de sa fierté qu'en raison de son talent . . . Voyez le il rampe, il se vautre aux pieds d'un troglodyte couronné! . . .

Et voici, plus près de nous, un tribun chéri des foules, un Huysmans . . . Hier il clamait son courroux contre les puissants écraseurs des faibles . . . Aujourd'hui, en présence d'une royale charogne il prononce le panegyrique d'un « Grand Roi » cependant que l'organe du « Parti » continue à maudire le **TYRAN** des nègres et le **bourreau de son Peuple**! . . .

Écoutez d'autres part ce concert formé par des milliers de coquins qui exaltent la liberté de conscience, la pensée libre, le libre examen, la libre-critique, qui vitupèrent contre Rome et les crimes de l'Église . . . Ce sont les représentants d'une Église nouvelle. — Ils montrent Montjuich . . . ils indiquent un cadavre et ce cadavre est celui d'un anarchiste, d'un homme, qu'en d'autres circonstances ils eussent eux-mêmes assassiné! . . .

Mais voici l'honnête homme, l'honnête homme tout court . . . tribun révolutionnaire: il intrigue dans la coulisse auprès des diplomates pour le compte d'une compagnie capitaliste . . . savant illustre il met son cerveau au service de la finance il fait des découvertes et aggrave l'exploitation du peuple . . . écrivain renommé: il prostitue sa plume au service d'une cause mauvaise, moyennant un peu d'or . . . moraliste austère il renie quinze fois son **MOI** pour obtenir une décoration . . . épicier: il empoisonne sa clientèle et prélève la dime sur l'aliment du producteur. . .

Des escamoteurs, des charlatans, des valets et des prostitués de toutes sortes, des prêtres et des fantoques, des hyènes, des chacals et des tigres, de vulgaires porcs . . . ils sont des légions qui se contorsionnent, hideux ou grotesques, sous les rayons de la lanterne. Mais c'est en vain que le moderne Diogène cherche un homme parmi tant de monstres. . .

Antérieurement à la Révolution dreyfusienne semblables incursions dans les hautes et basses sphères sociales furent rarement entreprises par les anarchistes.

Ceux-ci se bornaient à ensemençer le champ de la société sans se préoccuper moindrement des individus. Ils ne pouvaient voir que si la graine germait bien dans les sillons abreuvés par le sang des martyrs les jeunes pousses s'élevaient sans retard dans l'atmosphère fétide ou bien elles étaient fauchées avant maturité: la main experte du politicien « avancé » procédait à la verte moisson.

L'étude positive et réaliste du milieu social met en relief l'incroyable perversité morale des pasteurs du Peuple et la surprenante duplicité des prétendus « bienfaiteurs de l'humanité ». C'est le phénomène qui attire le plus l'attention.

Dans les sphères cultivées parmi ceux qui aspirent à diriger la caravane humaine, la contradiction entre les actes et les principes affichés est flagrante. Elle semble voulue, calculée. Ah! je sais. Les bonnes raisons ne manquent pas pour expliquer, justifier, voire légitimer les pires concessions. Mais sur tant de bonnes raisons implicites ou explicites, une seule prévaut implacablement: c'est une lâcheté morale . . . le souci des relations et des convenances . . . la peur de perdre une position enviée ou, ce qui revient au même, le désir d'en conquérir une coûte que coûte. L'abaissement général des caractères et l'avalissement des consciences expliquent toutes ces compromissions tous ces marchandages, toutes ces abdications qu'enregistrent quotidiennement l'observateur et le psychologue.

Au-dessus de tout et de tous plane le Veau d'or, c'est entendu. Mais s'il est démontré que la libération n'est possible que par l'effort individuel qu'on cesse d'incriminer de toutes les horreurs les seules institutions!

Les individus, ceux d'en haut surtout ont bien aussi leur part de responsabilités. Il n'est pas de déterminisme moral ou social qui y tienne. . .

Il est donc de bonne guerre, pour nous anarchistes, d'arracher violemment les masques, de dévoiler l'imposture et le mensonge, de flageller l'hypocrisie et la lâcheté?

Je dirai plus: c'est une besogne nécessaire de salubrité. Semer ne suffit pas. Il faut encore détruire l'ivraie et purifier l'air. Si l'on pouvait projeter des flots de lumière crue sur les cloaques de la dirigeance, si l'on pouvait étaler aux yeux du peuple des usines et des bagnes toute la turpitude, la vilénie, l'abjection et l'ignominie des plus hautes régions capitalistes, politiques, artistiques, journalistiques ou savantes, si l'on pouvait en un mot éclairer le chancre bourgeois, l'idée pure aurait plus de chances de percer dans les cœurs non encore atteints par la décomposition...

Loin de moi certes la pensée de méconnaître l'œuvre de ceux qui nous ont précédé. Des hommes ont fait magistralement la critique des institutions sociales. Ils ont disséqué avec force toutes les Morales, toutes les Religions, toutes les Philosophies, ne laissant debout que l'édifice de la science. Ils ont su enfin affirmer, par des actes, la puissance de l'Idée. Mais il nous reste à accomplir une tâche non moins importante et plus positive. Il nous reste à créer des individus, à forger les matériaux solides de la société de demain.

Bien des idoles ont survécu à l'âge des iconoclastes, d'autres ont pris naissance, l'esprit moutonnier s'est conservé sans atténuation. Duplicité, félonie, lâcheté d'un côté, indolence et ignorance d'un autre: telles sont les herbes vivaces qu'il s'agit d'extirper de la jachère. C'est le terrain individuel et non plus le terrain social qu'il faut défricher et féconder.

GERMINAL accomplira son œuvre dans les cerveaux et messidor verra s'épanouir la fleur délicate et superbe de l'individualité libre.

RHILLON

Aux mères de famille

« J'élève mes enfants dans la religion, comme je l'ai été moi-même: arrivés à leur majorité, ils agiront comme il leur plaira ».

Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter ce sophisme, ici dans la grande ville, et cela même par des personnes qui s'intitulent libres-penseuses.

Je ne peux m'empêcher de faire remarquer l'erreur profonde de ce genre de raisonnement.

Quel est le but de l'éducation? Faire un homme aux sentiments nobles et élevés, accessible aux idées saines et larges.

Puisque vous êtes devenues libres-penseuses, mes dames, vous reconnaissez l'erreur du passé, et alors par quel faux raisonnement voulez-vous propager l'erreur par vos enfants? Pourquoi voulez-vous qu'ils passent par la tourmente qu'amène la lutte entre les anciennes et les nouvelles doctrines? Et puis êtes-vous sûrs qu'arrivés à l'âge adulte, l'erreur ne sera pas plus puissante et n'aura pas fait une plus profonde impression dans leur cerveau que les idées neuves qu'ils recueilleraient deci-delà.

C'est pendant que l'être est jeune, que les idées qu'elles soient s'implantent le mieux. Si le cerveau est nourri de mysticisme, d'une doctrine extra-terrestre, quelle puissance les idées nouvelles ne devront-elles pas avoir pour effacer cette première empreinte. L'absurdité et la subtilité des raisonnements métaphysiques n'apparaissent qu'avec infiniment plus de difficultés à un cerveau qui y est habitué. Développé au contraire au contact de la lumière positive, il est rare qu'un esprit, à moins de devenir malade, n'en reconnaisse pour toujours la supériorité sur l'obscurité et la confession mystiques.

Pourquoi donc baptisez-vous vos enfants, pourquoi les envoyez-vous au catéchisme, vous, incroyables ou libres-penseurs?

Parce que le passé avec son fardeau de préjugés pèse sur les épaules d'un poids si lourd, qu'on ne sait pas s'en débarrasser d'un seul coup.

Parce que la veulerie de la pensée empêche de dire nettement l'état de notre conscience.

Parce que nous manquons de volonté.

Et pourtant l'ennemi clérical, qui mine peu à peu les consciences pour les ramener à l'erreur et à la servitude passée, ne perd pas le temps; il ne manque de volonté, ni de persévérance; il encourage votre veulerie dans sa bienveillante et apparente conciliation; il rend la religion aimable, douce et facile à pratiquer. Et sans que vous vous en doutiez, vous compromettez une meilleure organisation sociale, c'est-à-dire, le bonheur des autres.

Soyez donc sur vos gardes, ouvrez les yeux de vos enfants, empêchez la propagation de l'erreur. Faites vivre les vôtres conformément à la saine raison; élevez des générations fortes, afin qu'elles puissent repousser les tentacules de cette hydre, qui a son siège à Rome et ses bras partout.

Mélanie JANSENS

LES CAFARDS

— 0 —

Ils sont partout! cachés, tapis
Dans les cloisons, sous les tapis;
Ils ont d'obscures galeries
Et des labyrinthes profonds
Dans les lattes des boiseries
Et dans les poutres des plafonds!
Ils grouillent, rampants et funèbres,
Invisibles dans les ténèbres;
Rien ne nous met en sureté
Contre cette fétilité!
Ils percent le fer et les roches;
On les croit bien loin? ils sont proches!
Ils sont là, pour vous épier,
Derrière les fleurs du papier.
Ils sont présents à tous nos actes,
Savent nos paroles exactes,
Le tréfonds de nos sentiments:
Ils guettent le lit des amants,
Le berceau de nos petits dormants,
S'amassent sur nos insomnies
Et projettent leurs excréments
Sur la couche des agonies!...
Les cafards noirs, gluants et mous,
Les cafards sont maîtres chez nous.
Ah! qu'il est jour qu'on les écrase
Sans quartiers, sans trêve et sans phase,
Les séculiers, les réguliers,
Les chaussés et les sans souliers,
Les blancs, les bruns, ceux qui confessent
Aussi bien que ceux qui professent!
Moines, curés, cafards impurs,
Voilà trop longtemps que chemine
Leur fourmillement dans nos murs!
Il faut détruire la vermine!

LOUIS MARSOLLEAU.

L'Idéologie Nécessaire

L'histoire vous apprend que la question sociale se trouva posée dès que se fut formé dans les grandes corporations moyennâges, (au lendemain de la Révolution communaliste du XIV^e siècle), un prolétariat industriel.

Antérieurement la forme corporative, au moins dans les corporations simples, était à bases semi-égalitaires. Les compagnons ou ouvriers subissaient alors des conditions économiques de beaucoup préférables à celles qui suivirent. Ils avaient la certitude d'arriver, après un stage plus ou moins long, au poste de maître et cette combinaison suffisait pour faire disparaître entre les différents degrés de la hiérarchie, toute idée de conflit. Cependant il advint que les maîtres transmittent directement leurs prérogatives à leurs descendants. La maîtrise fut héréditaire et les « fils à papa » se virent dispensés de passer par les stages successifs d'apprenti et de compagnon. Ce germe d'inégalité engendra une catégorie d'ouvriers condamnés à demeurer ouvriers toute leur vie. Dans les grandes corporations industrielles et commerciales la formation

des deux classes fut particulièrement brève. Il se forma au sommet un clan de bourgeois capitalistes alliés à la noblesse et au Pouvoir royal dont ils devinrent les bailleurs de fonds et, en bas, un prolétariat qui dut lutter pied à pied contre la diminution graduelle des salaires et l'augmentation progressive des journées de travail. Au XV^{me} siècle le système capitaliste existait déjà. Un fossé qui alla s'élargissant sans cesse sépara les exploités des exploités...

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de dire les phases de la lutte économique séculaire. Qu'il me suffise de constater que le syndicalisme révolutionnaire français est l'expression moderne et l'aboutissement logique une longue évolution.

De ce mouvement libérateur qu'engendre le fonctionnement même de l'organisme social certains théoriciens se sont faits les protagonistes, aspirant à le régenter et à le diriger selon des vues plus ou moins équivoques. Ils ont émis que le syndicalisme est une théorie nouvelle sans contact avec toute autre; ils ont prétendu qu'il « se suffit à lui-même »; ils ont affirmé doctoralement que l'action est tout, que l'idée n'est rien. De là à conclure que les ouvriers parce que syndiqués sont suffisamment conscients, il n'y a qu'un pas vite franchi.

Arrière les théoriciens! arrière les idéologues se sont écriés les syndicalistes, (sans s'apercevoir qu'eux-mêmes émettaient des théories!) l'action seule nous intéresse!

Or les actes humains sont de deux sortes instinctifs ou raisonnés. Si les premiers dégagent parfois une idée puissante, élèvent les mentalités, il faut convenir qu'ils n'ont jamais rien produit de durable. Les révoltes impulsives, l'histoire en témoigne, ont été presque toujours stériles; en tous cas leurs résultats positifs ne furent jamais proportionnés aux efforts dépensés. Par contre les actes raisonnés sont susceptibles de créer des modifications profondes sur lesquelles les forces de réaction n'ont pas de prise. Il s'agit donc de créer des révoltés conscients des hommes qui sachent vraiment ce qu'ils veulent et comment ils le veulent. Cette besogne essentiellement éducative appartient aux idéologues anarchistes qu'exécèrent tant les manitous du syndicalisme (avec un grand S).

L'idéologue scrute les faits, en recherche les causes, en déduit les effets probables. Il puisse dans l'observation du présent et dans l'étude du passé les enseignements nécessaires pour une orientation rationnelle vers l'avenir. Il s'efforce de relier par une philosophie, ample au possible les idées que dégage l'ambiance. Par la méthode scientifique, inductive et déductive, l'idéologue se forge un Idéal moral et un Idéal social adéquat. A ce dernier il subordonne ses efforts et sa propagande; c'est vers lui qu'il tâche d'aiguiller les pensées de ses contemporains...

L'anarchiste ne consent pas volontiers, il ne consent jamais, à rapetisser son idéal pour des considérations d'opportunité et de milieu. Il l'exalte au contraire. Il sait qu'il est un perpétuel devenir et qu'il ne peut se figer en des formules immuables et dogmatiques. Mais il sait aussi que l'idée-force Idéal, renferme en elle-même le principe de sa réalisation et qu'elle est mère de la tactique —

« Vous travaillez pour l'an 3000 », reproche-t-on à l'anarchiste, « excellent votre idéal... lui dit-on encore — malheureusement il est un peu lointain et, en attendant, quelques menues réformes ne sont pas à dédaigner... » D'accord. Mais où voit-on que le révolutionnaire anarchiste se perd dans le domaine du Rêve? Il se refuse à séparer l'idée de l'action, il estime avec le philosophe M. Guyau, que tout homme qui pense est poussé à agir conformément à sa pensée. Voilà ce qui le différencie du syndicaliste. Le souci constant de l'anarchiste n'est-ce pas de réaliser pratiquement ses idées?

L'anarchiste est l'homme d'action par excellence. Il attribue au terme action sa plus large signification. Et c'est pourquoi il dit aux syndicalistes: « L'action sans idée et sans but ne peut être stérile et même néfaste. Par son œuvre réformatrice de tous les jours, par les avantages matériels

qu'il peut procurer, le syndicat tend à accroître le nombre de ses adhérents mais il risque de s'embourber et de perdre tout objectif révolutionnaire. Certaines réformes, rares sont les bonnes, d'autres, le grand nombre sont faites pour avachir les travailleurs et elles n'y réussissent que trop souvent, mais toutes sont également, incapables de changer l'organisation sociale.

N'est ce pas notre rôle, à nous idéologues de vous rappeler constamment ces vérités?

Il serait puéril d'insister. L'idéologie est nécessaire. Elle est indispensable pour établir l'idéal — conception *a priori* sur ce qu'il faut réaliser et pour définir la tactique; elle est nécessaire pour tenir les énergies en éveil surtout pour créer des individus. Car enfin c'est bien à ce point qu'il faut en arriver. Que les travailleurs apprennent, étudient, se développent mentalement et moralement. Qu'ils s'inspirent de leur condition de classe et de leur dignité d'hommes et qu'ils rompent résolument en tout et pour tout, avec le vieux monde.

Devenus conscients, aptes à raisonner, ils seront portés naturellement à éduquer leurs frères, à les élever à leur propre niveau, à en faire des hommes capables, comme eux, de penser et d'agir en toute liberté, après examen.

Alors, mais seulement alors, la race excrable des politiciens, des charlatans et des pasteurs disparaîtra car en place d'un troupeau d'esclaves vils il y aura des hommes libres et forts.

Pour cette régénération individuelle, les anarchistes n'ont jamais ménagé leurs efforts, dans le passé; ils ne les ménageront pas d'avantage dans l'avenir... n'en déplaise aux hommes d'action du syndicalisme qui ce suffit à lui-même. »

B.

LE SALARIAT

De révolte en révolte, tantôt vaincues, tantôt triomphantes, on arriva à 1789 époque à laquelle, grâce à une formidable révolution, le servage fut aboli, lui et ses monstrueuses conséquences. Les seigneurs perdaient leurs droits.

Seulement la bourgeoisie que cinq cents ans de lutte contre la noblesse avaient enfin rendue maîtresse de la société, la bourgeoisie, disons-nous, profita bientôt seule des fruits de la révolution.

Elle introduisit ou plutôt généralisa le régime du salariat. Quelques individus subjuguèrent les salariés.

Travailleurs.

La bourgeoisie représentée par les patrons de fabriques, les propriétaires terriens et les financiers, tient en mains votre vie et celle de vos enfants.

Selon son bon vouloir, elle augmente et diminue les salaires et vous impose un travail écrasant.

C'est ainsi qu'elle devient de plus en plus riche et vous de plus en plus soucieux des durs lendemains. Nous pouvons dire avec Jérémie:

« Les maisons des maîtres sont pleines des fruits de leurs tromperies et de leurs exactions. »

Pourtant, vous constatez que la société évolue et que somme toute, elle marche vers une organisation meilleure. Elle progresse!

A l'esclavage, à succédé le servage, puis à celui-ci le salariat que nous subissons encore, mais qui ne durera pas éternellement. Nous marchons en effet, vers une société qui sera composée uniquement de citoyens libres et unis dans l'avènement du SOCIALISME INTÉGRAL.

ANSORGE.

Procurez-vous des abonnés

PATRIE!!!

Deux vieux, l'homme et la femme, après avoir regardé, aussi loin que portent leurs yeux, une troupe d'hommes bruyante se perdre là-bas sur la route poussiéreuse, retourne mornes au logis. La femme pleure silencieusement.

— Allons, femme ne pleure pas, notre Jean reviendra. Trois ans de service, c'est pas la mer à boire.

— Et s'il ne revenait pas, comme son cousin, le grand Louis, parti depuis six ans et tué aux colonies?

— Il n'y a pas de danger, il n'y a plus de guerre et on n'est pas près d'en avoir.

— Tu aura beau dire, il n'y a pas que la guerre qui tue les soldats, ils sont si souvent maltraités.

— Oh! Jean n'est pas un faiblard, tu le sais, c'est un énergique. Crains rien, il supportera cela sans annicroche. Et puis, il faut bien servir la patrie. J'en suis revenu. Tu verras comme tu seras fière quand il reviendra au pays avec de beaux galons dorés...

— J'aimerais bien mieux qu'il reste aux champs avec nous. C'est bien beau la Patrie, mais je voudrais bien qu'on trouve autre chose que le service militaire pour la servir.

Tiens, va tout seul au pré et laisse-moi pleurer, c'est plus fort que moi...

Les recrues arrivées à la caserne ont été équipées, numérotées et... fixe! silence dans les rangs! Les manœuvres abruptes, interminables, ont commencé. Il faut apprendre à l'homme l'art de tuer.

Un an s'est écoulé, les vieux attendent toujours; la femme ne pleure plus.

Pendant des mois et des mois, le soldat a fait son devoir, courlé sous la menace terrible du Code militaire dont chaque phrase se termine sinistrement par le mot, sans cesse répété: Mort, Mort, Mort!

Un matin, au petit jour, sur le terrain d'exercice, le régiment en grande tenue attend, rigide et hérissé de fer.

Là-bas, derrière ce mur d'hommes pétrifiés, le soleil levant, ensanglantant les brames, empourpre l'horizon.

Dans l'air glacé, les commandements se succèdent et font mouvoir, puis immobiliser encore les masses alignées.

Les officiers dorés, chamarrés, constellés de toutes leurs décorations, galopent sur le front des troupes équipées comme pour une grande revue.

Le colonel, puissant, figé sur son cheval, sabre en main, examine d'un dur regard ces centaines d'hommes qui semblent ne plus respirer et forment un bloc énorme, comme solidifié par son commandement.

Rien ne bouge, tout brille sous le soleil irradiant maintenant la plaine. Un silence pesant règne. Les oiseaux, comme effrayés se taisent.

Un commandement retentit: Portez armes! Une troupe d'hommes s'avance au milieu de laquelle est Jean, le fils des vieux qui attendent. Le régiment a été ainsi paré et mobilisé pour assister à l'exécution du laboureur devenu soldat.

Le malheureux, en homme libre, courageusement mais imprudemment avait giflé un supérieur qui l'insultait grossièrement.

Les commandements se répètent, les troupes présentent les armes les tambours battent aux champs, les chevaux piaffent puis tout se tait.

Le condamné à mort est arrivé au fatal poteau qu'il couvre de sa carrure.

Pendant que le soldat Jean jette un regard perdu sur la troupe rigide dans son attitude granitique une voix s'élève et lit la sentence de mort.

Douze hommes s'approchent et s'arrêtent à quelques mètres du condamné, dont les yeux bandés ne voient plus, et qui, dans un soupir — il a vingt ans — murmure quelques mots d'adieu à ceux qu'il aime et que sa mort va faire pleurer.

Les douze fusils s'abaissent et, comme hésitants, vacillent.

Un mot: Feu! Une explosion retentit, répétée par les échos; la masse d'homme, figée par discipline, a frémi mais n'a pas bougé.

Au bas du poteau l'homme s'est affaissé sa poitrine de vingt ans pleurant le sang à flot par douze trous, donne à boire à l'herbe verte.

Un sergent s'approche et d'un coup de revolver donne le coup de grâce et ensanglantée cette belle tête blonde d'enfant.

Le régiment est silencieux, rien ne bouge, tout brille.

Un commandement retentit:

— Par file à droite! arche!

Les drapeaux flottent au vent, les officiers galopent, les bataillons s'ébranlent, les tambours battent, la musique jette ses notes enflammées.

Tous ces hommes par ordre de la discipline, muets devant le crime commis sur l'un des leurs, défilent aux pas devant le cadavre sanglant du fier laboureur dont la figure semble être de loin un affreux masque enluminé et grimaçant. Justice était rendue, exemple était donné.

La Patrie venait d'accomplir un de ses nombreux chefs-d'œuvre.

— o —

Là-bas, au village, une lettre est arrivée apprendre aux deux vieux, qui attendaient le retour de leur Jean bien-aimé, que l'être élevé avec tant de soins et de privations ne reviendra plus. Ils

ont failli mourir de la nouvelle, les deux vieillards.

Depuis, souvent à la nuitée, quand les petits oiseaux chantent et se disputent la branche où ils passeront la nuit, quand les blés s'écrasent sous les poids des corps qui s'enlacent pour célébrer l'œuvre de vie, ils s'en vont tous deux courbés, bien plus vieillis, s'asseoir sur le talus d'où ils ont vu partir au régiment le fils dont ils étaient si fiers; là, longtemps ils pleurent sur l'être aimé disparu.

Parfois l'homme, comme un fou, se lève et, montrant le poing dans la nuit profonde, maudit une chose invisible en mu murant:

— Patrie! patrie!

A. POULAIN.

Faits et Gestes

LE CHARNIER

Voici une statistique de M. CH. Richet, comprenant les morts au feu et combattants morts de maladies pendant les campagnes:

Guerres de Napoléon 1 ^{er} (1799-1815)	8.000.000
Guerre de Russie (1854)	800.000
» » d'Italie	300.000
» » de Prusse	300.000
» » de Sécession	500.000
» » Franco-Allemande	800.000
» » Turco-Russe	400.000
Guerre civiles de l'Amérique du sud	500.000
Expédition coloniales (Inde, Mexique, Algérie, Abyssinie, Transval, Java, Madagascar)	3.000.000

Additionnez le tout... et vous arriverez, pour ce seul siècle — siècle des lumières — à un petit total de quatorze millions six cent mille individus que la guerre fit, de vie, passer à trépas.

Ajoutez encore à ce total un million d'Arméniens égorgés.

Nous pourrions, alors, célébrer et le régime militariste et la civilisation qui en découle!

ADMIRABLE

D'une correspondance particulière « Au Maroc » parue dans le « Matin »: J'arrive de Fez où la misère est de plus en plus grande; la patience de ceux qui la supportent est vraiment admirable... J'ai vu accueillir à coups de trique les pauvres diables qui venaient mendier une part des aumônes officielles.

Qu'elle soit musulmane ou chrétienne la résignation semble toujours admirable aux repus! Admirable ces affamés qui, patiemment, supportent la misère et reçoivent les coups de trique patiemment, pendant que patiemment leurs entrailles sont tordues de fa-

mine. Admirable, ma chère!

Quand donc viendra le tour des autres à faire preuve de la même patience, aux jours de la revanche?

Nous leur promettons la même admiration. A nous la trique!

LES INNOVATIONS DANGEREUSES

Il fallut trois ans de sollicitations de la part d'un ministre tout puissant qui s'appelait Richelieu, et trois lettres de cachet du roi Louis XIII, pour obtenir du Parlement de Paris l'entérinement des lettres-patentes qui autorisaient la fondation de l'Académie française.

Le Parlement ne répugnait si fort à vérifier les lettres-patentes que parce qu'il croyait voir dans l'établissement de l'Académie une innovation dangereuse.

De quelle institution, sacrébleu! ne pourra-t-on pas dire qu'elle est une innovation dangereuse, quand on l'a dit de l'Académie française?

La routine a toujours eu peur de ce qui la contrariait, de même que les insectes immondes des mares stagnantes craignent les eaux vives et pures.

LE COUT D'UNE ÉLECTION

Un rapport officiel établi que les élections générales en Angleterre en 1906, ont coûté un million 166, 858 livres, c'est-à-dire 29 millions 171,550 fr. Il y avait 1,273 candidats pour 670 sièges; d'où le prix, moyen de l'élection ressort à 22,000 fr. par candidat et à 43 mil cinq cent fr. par député élu.

Dans cette statistique ne figurent que les dépenses licites, avouées par le candidat, par ses agents et par le « returning officer ».

Et à côté de cette foire « électorale » le peuple Souverain crève de privations, de faim.

LE FILS DU GÉNÉRAL

Le journal « les Coulisses » publie l'anecdote suivante relative au matelot Sauret accusé de tentative de meurtre.

Il y a un an, rapporte un témoin digne de foi, le matelot coupable d'une faute de service, fut appelé devant le commandant de son bord. Après l'avoir admonesté, l'officier lui demanda:

Que fait votre père?

Il fait un sale métier, un très sale métier! répondit-il froidement.

Ah!... Il est quoi?

Général de division.

PAS D'ARGENT, PAS DE MESSE

Les ministres de l'Église ne ratent jamais une occasion de faire voir aux fidèles, les dessous commerciaux de leur religion.

Dernièrement à Montpellier, un officier de

Feuilleton du Journal: GERMINAL N° 1

TERRE LIBRE

par Jean GRAVE

Le ciel était noir, plaqué de larges taches de cuivre qui rendaient l'ombre encore plus obscure autour d'elles; la pluie tombait drue et serrée, les vagues s'élevaient haut, furieuses, retombant avec fracas; le vent soufflait avec rage; la mer offrait la vision terrible du conflit des éléments déchainés.

Et, sur cette immensité en révolte, pareil à un fétu que font virevolter les remous du ruisseau, le navire de guerre, l'Aréthuse, aspiré, pour ainsi dire, par la trombe qui l'entraînait dans son orbe, filait, fendait les flots, ballotté par les vagues, allant droit devant lui, poussé par le vent, entraîné par le cyclone.

L'arbre de couche rompu rendait les machines inutiles: les voiles, que l'on avait tenté de hisser avaient été enlevées par l'ouragan; le gouvernail était brisé, toute manœuvre était impossible. Pour comble de détresse, on s'était aperçu qu'une voie d'eau s'était déclarée. L'équipage, la troupe et les transportés se relayaient aux pompes pour vider l'eau qui entrainait par la voie que l'on ne parvenait pas à aveugler.

Partie de Brest depuis quinze jours, transportant un convoi de rélégués, l'Aréthuse venait d'être surprise par un cyclone auquel le commandant avait cru échapper en fuyant devant, à toute vapeur; mais l'avarie survenue à l'arbre de l'hélice livrant le navire à la violence du météore, en, faisait du haut de sa passerelle, le spectateur impuissant de la course échevelée où était entraîné son navire.

Il y avait à bord une centaine d'hommes d'équipage une compagnie de fusiliers marins, et environ trois cents transportés, près de cent femmes, qui avait obtenu de suivre leurs maris et autant d'enfants qu'elles emmenaient avec elles.

Aux premiers signes de la tempête, le commandant avait fait fermer les espèces de cages où étaient enfermés les rélégués et doubler les factionnaires, avec ordre de tirer dans le tas au moindre signe de révolte.

Pour les femmes et les enfants, on avait tout de même cru devoir faire preuve d'un peu plus d'humanité, en leur aménageant une partie de l'entrepont. Par mesure de précaution, le commandant avait fait défendre de les avertir de la situation et de dévoiler le danger.

Des factionnaires avaient pour consigne d'empêcher toute relation avec l'équipage.

L'eau ayant gagné, on avait dû avoir recours à l'aide des transportés pour remplacer l'équipage épuisé de fatigue. Des équipes avaient été formées parmi eux.

Mais, malgré tous les efforts, l'eau gagnait insensiblement, et le navire, dont la perte n'était plus qu'une question d'heures, filait sous l'ouragan, avec une vitesse effrayante, désemparé, sans direction, n'ayant, devant et autour de lui, que les flots s'élevant menaçants en haute colonnes et retombant avec fracas.

Cependant, l'équipage et transportés rivalisaient de zèle

Devant le calme avec lequel les transportés avaient appris le danger que l'on courait, la promptitude avec laquelle ils s'étaient mis aux manœuvres, le commandant avait cru bon de révoquer ses premiers ordres. Les cages restaient ouvertes. Ceux des transportés qui attendaient leur tour d'aller aux pompes pouvaient aller d'une cage à l'autre, sous l'œil attentif des factionnaires qu'on avait cru cependant devoir maintenir.

Les officiers avaient discuté la construction d'un radeau. Mais l'impossibilité d'y embarquer tant de monde, même en tenant compte des embarcations, y avait fait renoncer.

Si on ne voulait pas être engloutis, il fallait tourner toutes ses forces contre l'invasion de l'eau. L'on périrait ou serait sauvé tous ensemble.

Groupés près du commandant, le petit nombre d'officiers était là, muet, sombre. De temps à autre ils interrogeaient le ciel, pour voir si une éclaircie ne s'annonçait pas, permettant d'interroger l'horizon; car on n'avait plus qu'un espoir: être jetés sur une côte où l'on pourrait atterrir.

Et le navire filait toujours, comme aspiré par le météore qui l'entraînait dans sa course folle.

Cependant la pluie avait cessé. Le vent sembla s'apaiser — Commandant! vint dire un officier, le quartier-maître Jeannic annonce que l'eau a gagné d'un centimètre!

— Bien! Dites-lui de cacher cela aux hommes, pour ne pas les décourager. Qu'on se contente de leur dire que le niveau se maintient, et qu'il faut redoubler d'efforts.

L'offier salua, et fit demi-tour.

Le commandant s'adressa aux officiers près de lui:

— Si encore nous savions où nous sommes! en qu'elle direction nous a poussés la tempête! mais la boussole affolée ne donne aucune indication qui puisse nous servir. En quelle direction allons nous? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, depuis que dure la tempête et la vitesse effroyable à laquelle nous marchons, nous devons avoir accompli un trajet énorme...

Mais il ne put continuer. Perdant l'équilibre, il n'eut que le temps de se raccrocher à l'appui de la passerelle, pendant que les officiers étaient projetés sur le plancher.

Un choc violent venait de leur faire perdre l'équilibre! le navire secoué dans toute dans sa membrure, eut comme une sorte de tressaillement, puis resta immobile, comme si une main gigantesque l'avait arrêté dans sa course folle.

Tous, matelots-soldats, transportés avaient été projetés les uns contre les autres ou avaient roulé sur le plancher. Tout le monde se regarda anxieux, ne sachant ce

réserve en retraite, M. Ribot, mourrait subitement, frappé de congestion.

Ses obsèques devaient être religieuses, or, quelques instants avant la levée du corps, un mandataire se présentait chez la veuve et lui déclarait que le clergé ne consentirait à officier que si une somme supplémentaire lui était versée.

Devant la surprise générale, le mandataire des prêtres ajouta :

— Madame, vous étiez déjà divorcée lorsque vous avez épousé le défunt cette situation spéciale implique donc une augmentation de frais.

Mais, Mme Ribot, qui n'était pas une poire, refusa et les envoya à la me...

EXTÉRIEUR

France

Gouvernant et Apache

Tous les gouvernements se valent avons-nous dit maintes fois car tous incarnent à un même degré le principe d'autorité. Tous ne peuvent avoir d'autre objectif et d'autre raisons d'être que de protéger les privilèges des classes dirigeantes. Quelle que soient leurs étiquettes les gouvernants sont amenés fatalement — comment pourrait-il en être autrement? — à s'apposer au flot montant de la révolte et des revendications ouvrières. Ils sont amenés à resserrer l'arbitraire, à fortifier l'autorité, à accroître le nombre des argousins de l'Ordre et de la Propriété, à étendre les prérogatives de la police et de la magistrature, à confectionner des lois de réaction.

En faut-il d'autres preuves que la démocratie radicalo-socialiste de France tant louangée par nos bouffe-galette libéraux et socialistes? Les gouvernants français actuels ne s'efforcent pas d'appliquer les lois scélérates. Et voici Gustave Hervé poursuivi à nouveau en vertu de la loi sous prétexte d'apologie des faits qualifiés crimes. Hervé avait donné sans restriction mais sans ostentation son opinion sur l'acte de Liabeuf. Liabeuf, on s'en souvient, est cet apache qui ayant eu à se plaindre de deux bourriques exerça de légitimes représailles en des circonstances connues par les journaux. Il faut souligner la vigueur des sentiments que nourrissait cet homme à l'égard de deux immondes seides de la bourgeoisie qui, antérieurement l'avaient fait condamner à tort comme souteneur. Il faut admirer en lui un rare courage et il faut hautement le louer d'avoir su donner à la multitude de lâches qui souffrent quotidiennement des exactions de la flicaille, un puissant exemple.

Des hommes comme Liabeuf sont nécessaires qu'ils sortent de n'importe quelle couche sociale. Un peuple qui n'en verrait pas surgir de temps à autre pour faire entendre la voix de la révolte, serait un Peuple en décadence, en marche vers le néant.

qui était arrivé.

— Nous devons être cloués sur quelque récif, murmura le commandant, lorsqu'il se fut ressaisi. Pourvu que nous ne soyons pas trop loin de quelque terre.

Veillez vous assurer de ce qui en est, fit-il, en s'adressant à son second. Et il se reprit à examiner anxieusement l'horizon.

Des nuages de plomb l'obscurcissaient encore devant les naufragés, mais au loin, en arrière, on voyait la mer étinceler sous le ciel bleu. Le vent avait complètement cessé de souffler. Les vagues se faisaient moins hautes.

La tempête semblait vouloir se calmer.

— Mon commandant, l'eau diminue dans la cale, vint dire l'officier qui surveillait le travail des pompes.

— Bon ! fit le commandant joyeusement surpris.

Faites distribuer du vin aux hommes, et que l'on redouble d'efforts.

— Le navire est pris entre deux rochers, fit le second qui avait attendu que l'officier fut parti, pour faire sa communication.

— Pourra-t-on le dégager ? interrogea le commandant.

Le second eut un geste incertain.

— Il ne manquait plus que cela, fit le commandant.

Heureusement que les pompes gagnent sur l'eau ; nous allons pouvoir nous occuper du sauvetage. Pourvu que nous ne soyons pas trop loin de quelque terre. Et il interrogea l'horizon.

Les nuages glissaient au-dessus de la tête, découvrant derrière eux le jour éclatant. Mais, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, c'était la mer redevenue calme, unie et brillante, dans toute son étendue, sans autre limite que l'horizon.

Le commandant le fouillait de sa longue-vue ; mais partout il ne voyait que les vagues étinceler sous les rayons du soleil que l'on voyait, maintenant, briller haut dans le ciel.

Il eut un geste découragé, et se tourna vers l'avant

Liabeuf était un apache a-t-on dit. Et puis après. Il avait du moins, l'audace de vivre en marge de la société bourgeoise et de revendiquer par tous les moyens, son droit à l'existence... Que la bande Briand, Caille et C^{ie} poursuive donc Hervé... Les révolutionnaires ne redoutent pas la répression bourgeoise. Celle-ci n'a jamais arrêté la marche des idées. Tout au contraire. Elle est susceptible d'entretenir une atmosphère de lutte. Et certe la bourgeoisie ne sortira pas victorieuse de la bataille.

Qu'elle continue donc... jusqu'au coup de balai finale.

Allemagne

LES ALLEMANDS S'ÉMANCIPENT

D'après une statistique établie par le grand journal conservateur Germania, de Berlin, sur 49.000 enfants nés en 1908 dans la capitale de la Prusse, 6.700 n'ont pas été baptisés ; sur 22.800 mariages contractés entre gens « élevés chrétiennement » 9.489 n'ont pas été mariés à l'église ; et sur 34.000 personnes décédées pendant l'année, 19.562, donc plus de la moitié ont été enterrées civilement.

« Dieu de miséricorde ! s'écrie la Germania, que deviendront les berlinois dans deux ou trois générations

Des hommes, parbleu !

INTÉRIEUR

Fusion?

Désormais c'en est fait des syndicats neutres d'Anvers. Un tribunal de 14 jurés vient de décider leur fusion avec les syndicats du Parti. Voici les deux points principaux acceptés (le premier sur la proposition Huysmans)

1° Les syndicats affiliés se réclamant de la lutte de classes ne reconnaissent comme leur représentant politique que le Parti qui reconnaît cette lutte des classes et s'inspire de ce principe.

2° De fortes cotisations et conséquemment de solides caisses de résistance sont un principe vital pour de bonnes organisations ouvrières.

Tout cela ne change rien à ce qui est. Une question de concurrence commerciale ou autre séparerait les deux organisations ; une question d'opportunité les réunit : le statu quo reste pour les membres cotisants.

Jamais le syndicat des diamantaires — fort par le nombre et par l'argent — n'afficha un but révolutionnaire. Syndicat belge hier, syndicat belge il est resté aujourd'hui sa valeur réside non pas en des hommes qui constituent mais dans la richesse du coffret : allié avec force simagrées aux syndicats des dockers, des métallurgistes etc., il ne faut voir dans cette opération que le résultat de calculs individuels auxquels la question sociale est complètement étrangère. Plus que jamais, on peut dire de ces syndicats qu'il sont tout bonnement des assemblages de tubes digestifs...

encore obscurci par les nuages qui s'éloignaient, et dont on voyait l'ombre glisser sur les flots.

— Terre ! s'écria tout à coup la vigie, qui était restée à son poste.

Et, en effet, à quelques encablures du bâtiment, des nuages qui la découvriraient peu à peu en s'éloignant, surgissait une ligne brune qui, en effet, ne pouvait être que la terre ; il ou continent ? Qu'importait ! L'espoir du sauvetage en tous cas.

— Nous pourrions dire que nous l'avons échappé belle, S'adressant au second :

— Monsieur de Mortceuf, faites mettre un canot à la mer. Vous irer reconnaître le pays, pendant que l'on va s'assurer de l'état du navire, et se rendre compte des possibilités de le renflouer.

FIN DU CHAPITRE 1^{er}

A Suivre.

Bulletin d'Abonnement

Je soussigné
demeurant
déclare m'abonner pour six mois
..... un an au
journal *Germinal*
Ci-joint 2 frs. 50
1 franc 50
(Signature)

Remplir et découper ce bulletin et l'envoyer à l'administration.

Liège

SUR LE GHEMIN DE DAMAS

Il n'y a pas si longtemps, dans nos milieux ouvriers, un prolétaire nous étonnait par sa fougue révolutionnaire. Il était de tous les meetings, de toutes les réunions.

Il attaquait avec violence les politiciens. feu Napoléon Smets en personne dut compter avec lui. Il advint ce qui se produit ordinairement en pareille occurrence, l'empêchement de danser en rond, le surenchérisseur si l'on préfère, fut considéré comme un être extrêmement dangereux pour la solidité de l'édifice.

Il fallait l'éliminer. Comment? La légende des trente deniers de Judas est demeurée vivace. Les docteurs les mieux assis du socialisme scientifique! la connaissent fort bien. L'écœuré humain ne possède pas de secret pour eux. Ils jugent autrui d'après leur propre mesure et ils savent qu'un homme ma foi, 99 fois sur 100, ça s'achète comme une paire de pantouffles (De plus en plus l'or est appelé à solutionner d'une façon élégante les conflits individuels et sociaux)

Nos mercantis, donc négocièrent l'achat du trouble fête qui, disons-le à son honneur, ne demandait qu'à se laisser convaincre.

Depuis ce jour le prolétariat de notre région, s'est appauvri d'un révolutionnaire(!) mais le Parti s'est enrichi d'un... journaliste à trente pistoles par mois.

A présent notre homme revêt une dignité proportionnelle à son salaire. Il se montre tout confit de l'importance et de la noblesse de sa fonction...

En bon valet il est plein d'admiration de vénération pour les puissants. Des paroles d'or coulent de sa bouche avec une douce régularité. Il chante les louanges du Parti, il exalte les bienfaits de la coopération et du mutualisme, il renie la violence et condamne les excès... il parle comme un honnête homme, pontifie comme un philosophe, sentencie comme un moraliste, théorise comme un savant... il est solennel, majestueux et superbe...

Parlez-moi de dix francs par jour pour révolutionner un homme!

L'ABC du journalisme à gages est de chevaucher un dada désigné. Notre homme a enfourché le dada de l'organisation :

Une usine ferme-t-elle ses portes comme « la Hermess », de Bressoux condamnant au chômage forcé 150 ouvriers (ça leur apprendra, s'ils avaient été organisés... ils auraient touché la mane syndicale...)

Un pauvre diable d'esclave reçoit-il des coups de pieds au derrière comme cela se produit couramment à « Ougrée-Marihaye », « Voilà ce que c'est de n'être pas "organisés", en syndicat qui vous fassent... respecter. »

Tel porion diminue-t-il à sa fantaisie le prix du travail... « Ah! si les mineurs étaient organisés... »

Le métier de journaliste décidément n'est pas drôle. Il faut croire que sur le chemin de Damas, le voyageur perçoit les choses sous de très bizarres couleurs...

Jusqu'alors on s'était contenté de nous

présenter le syndicat comme la panacée souveraine à tous les maux qui nous affligent. C'était déjà bien joli. Mais voici qu'une propriété ou une vertu nouvelle est encore ajoutée au syndicalisme Belge. Voici qu'on nous apprend que le syndicat est susceptible de nous préserver *préventivement* des petits bobos et des grandes douleurs !..

Ainsi nous n'avons qu'à cotiser et tout est dit... nous sommes définitivement à l'abri des misères et des catastrophes. Nous pouvons nous tourner les pouces en toute satisfaction. Nos cotisations opèrent d'elles mêmes un travail auprès duquel la transmutation des métaux est simple enfantillage... Elles nous guérissent « radicalement et pour toujours » des calamités présentes et elles nous soustraient aux calamités futures. Tel est le profond miracle de l'organisation !..

C'est égal... Le pauvre hère à qui nous sommes redevables d'une aussi précieuse découverte, mérite bien ses dix francs quotidiens. On lui en donnerais volontiers autant pour qu'il se taise. C'est certain. Mais où est le crépus qui tentera l'expérience?

LA LAMPE DU MINEUR

« Au puit d'Avroy à Sclessin un mineur « a frappé avec sa lampe un ingénieur qui « est tombé à terre. » « fait-divers »

Ah! Ah!... on lui avait appris à ce digne ingénieur que la lampe Davy avait pour unique attribution de jeter des lueurs incertaines dans les galeries ou rampent les taupes humaines... on lui avait appris également qu'une espèce d'hommes avait été créé exprès par la Providence pour extraire des entrailles du sol l'or noir des capitalistes... Ah! Ah!... voilà qu'un seul geste démontre 1° qu'une lampe intelligemment maniée peut servir de catapulte, 2° que l'ouvrier mineur est susceptible de révolte.

C'est le renversement de toutes choses assurément. C'est l'écroulement des convictions les plus scientifiquement assises. Bravo camarade qui sut d'un seul geste, amener un tel résultat! Nul doute que si tes frères, en d'autres circonstances suivraient ton exemple, nul doute que leur exploitation s'adoucirait en attendant qu'elle se supprime. Ainsi la révolte la plus anodine comme la plus retentissante est féconde. Si les coquins qui appesantissent leur ignoble autorité sur les ouvriers s'attendaient à recevoir le juste châtimement de leur infamie ils y regarderaient à deux fois avant de commettre leurs saletés...

Allons les gueules noires! montrez les dents et vous verrez pâlir les salauds qui vous broient et s'engraissent de votre sueur et de votre sang. N'oubliez pas que ce n'est jamais que votre soumission, votre résignation votre lâcheté qui font la force, l'arrogance et la férocité de vos maîtres. Révoltez-vous. Et puissent vos outils servir à la besogne, la seule rationnelle, de votre propre libération.

Procurez-nous des abonnés

DIMANCHE 30 JANVIER 1910

à 10 heures du matin

à la Maison du Peuple de Verviers

Grande Conférence Publique

avec le concours d'Émile Chapelier de Bruxelles

qui traitera le NÉO - MALTHUSIANISME

Les femmes sont particulièrement invitées

Communications

LE RÉTIF — Passera au prochain numéro
GUAZARDI — Feront passer le plus tôt possible.

NOIRFALISE et LEDOUX — Pour le remboursement faites pour le mieux.

HENRI ZISLY — Ne pouvons insérer, ferait mieux sa place chez vous.

RHILLON — Tu peux nous envoyer petits faits jusqu'au jeudi avant midi.

ARMAND — Passera le plus tôt possible.

TACQUE — idem

Reçu pour le Journal

NICOLAS W. 1 franc FÉLIX M. 0,70
JULES C. 1 franc A TOUS MERCI

Imp. spéciale de Germinal. Le Gérant: F. VAN BERG